

Littérature, éthique et questions contemporaines de théorie littéraire

Jean Bessière

Université Sorbonne Nouvelle - Paris III 17, Rue de la Sorbonne, F-75230 - Paris Cedex 05
jbib@noos.fr

Les réflexions sur les rapports entre littérature et éthique sont aujourd'hui souvent négligées, particulièrement par la critique européenne. Ces réflexions peuvent cependant retrouver une actualité dans le contexte des études littéraires multiculturelles. Poser la question éthique dans ce contexte permet d'éviter un strict relativisme et un universalisme abstrait. Une approche spécifique de la question éthique suppose que l'on examine l'expression de cette question suivant les cultures, suivant les littératures, et que l'on identifie l'œuvre littéraire à une singularisation et à une problématisation de ces questions, pour dessiner ce que l'on pourrait appeler une pragmatique de l'altérité.

Keywords: literary science / comparative literature / literature and ethics / multiculturalism / singularity

Interrogation éthique

Parmi les interrogations que les organisateurs de cette rencontre qui entend traiter de la situation de la littérature comparée aujourd'hui, a été explicitement inscrite une interrogation sur littérature et éthique. Cette interrogation est particulièrement bien venue pour deux raisons qui font dialogue entre elles. *Première raison* : si l'éthique concerne les valeurs que l'on reconnaît, que l'on pratique et que l'on inscrit, éventuellement d'une manière explicite, dans une œuvre littéraire, puisque ces valeurs passent certainement l'individu et, en conséquence, l'œuvre singulière, puisqu'elles touchent à la communauté et aux communautés – l'éthique ne peut se défaire, par principe, dans un relativisme culturel – il est donc manifeste que la pluralité des littératures engage, dans leur comparaison, un point de vue éthique. Par point de vue éthique, il faut comprendre, d'une part, qu'on peut comparer les diverses perspectives éthiques que présentent diverses littératures, et, d'autre part, que cette perspective, par ce qu'elle implique d'universel, est, en elle-même, une sorte de lieu commun de la comparai-

son, sans que l'universalité qu'implique ce lieu ait à être définie de manière explicite. *Deuxième raison* : il s'en faut cependant de beaucoup que la critique et la théorie littéraires contemporaines aient adopté, en Occident, ce type de perspective. Elles ont le plus souvent écarté l'interrogation éthique pour elle-même. Elles ont inclus cette perspective dans ce qui est un projet critique, où la perspective éthique est indissociable d'une critique idéologique et de l'affirmation de la littérature pour elle-même et selon elle-même. Si la littérature est, en elle-même, une valeur, elle doit être tenue, dans ces conditions, pour l'ultime valeur et, en conséquence, pour inclusive de toute valeur. *Dialogue possible des deux raisons* : il suffit cependant de formuler ces deux raisons, comme on vient de le faire, pour constater que ces deux raisons ne sont pas aussi éloignées l'une de l'autre qu'il ne paraît. C'est parce que la littérature est tenue, dans la plus grande part de la critique et de la théorie littéraires contemporaines, comme l'ultime valeur que l'on peut revenir à la première raison et considérer comment la littérature, en tant que valeur ultime, peut, par là même, être une exposition des valeurs.

Ce dialogue paraît donc devoir aller de lui-même. Il faut cependant souligner que, dans la critique et la théorie littéraires contemporaines, il n'a pas été de lui-même. A cela sont attachées des causes que l'on va rapidement dire et dont le rappel est nécessaire pour finalement entrer dans le type de dialogue que l'on vient de définir. Ce dialogue, pour qu'il soit pertinent au regard d'une œuvre littéraire, quelle qu'elle soit, pour qu'il donne droit de cité aux diverses valeurs dans diverses cultures, pour qu'il ne défasse pas cependant l'implication de l'universel, tel qu'il a été caractérisé au début de cette réflexion, ce dialogue donc doit explicitement dégager le caractère réflexif de l'œuvre et de la lecture au regard des valeurs qui sont engagées. Lorsque l'on dit que la littérature est la valeur ultime, alors même que, dans la critique et la théorie littéraires contemporaines, on ne dispose ni d'une assertion claire du beau, ni d'une assertion claire du bien, il convient de préciser cette valeur ultime. Celle-ci ne peut se confondre, en dernier ressort, avec la seule affirmation de la littérature pour elle-même. Ce serait là revenir directement ou indirectement aux thèses de l'art pour l'art, telles qu'elles se sont développées au XIX^e siècle, ou ce serait prêter à la littérature un pouvoir éthique spécifique. On est cependant bien en peine de préciser en quoi pourrait consister ce pouvoir spécifique de la littérature, sauf à dire – et cela serait bien difficile à montrer – que la littérature possède un pouvoir spécifique par le style de l'œuvre et que le style porte, en lui-même, une perspective éthique. Dire que le style de l'œuvre porte en lui-même une perspective éthique, que l'œuvre serait éthique parce qu'elle dirait les choses selon un discours qui lui est entièrement propre – et ces thèses ont été celles de Martha Nussbaum (*Poetic*, 1995) – fait inévitable-

ment venir à un paradoxe : l'œuvre viserait l'universalité et, en conséquence, la valeur ultime, par sa singularité. De fait, ce paradoxe n'est recevable qu'à une seule condition : que l'œuvre le reconnaisse comme tel, qu'elle en fasse un moyen de la question de la valeur, et que cette reconnaissance soit, dans l'œuvre, rendue manifeste au lecteur. Grâce à ces dernières précisions, on entre, de fait, dans le jeu de la réflexivité. L'œuvre est, en elle-même, un exercice de distance et de tension entre la singularité et l'universalité. Elle expose cet exercice et le donne à lire au lecteur, qui doit y appliquer sa propre réflexion. La question de l'éthique en littérature, dans l'œuvre, est donc d'abord la question éthique, présentée selon le paradoxe de la singularité et de l'universalité, selon le cas que constitue l'œuvre. Ce cas est la preuve du jeu de réflexivité de l'œuvre et l'occasion, pour le lecteur, de reprendre ce jeu. Cette casuistique est lisible dans *Œdipe Roi* de Sophocle, dans un roman de Henry James, et dans toute œuvre littéraire.

On se contentera ici de livrer une série de notes qui entendent simplement offrir un cadre de réflexion. On ne poursuivra pas avec une mise en rapport de ce cadrage avec une typologie des genres littéraires et de leurs modes d'énonciation. On ne précisera pas comment sont codées ces questions éthiques dans les œuvres.¹

Interrogation éthique et critique et théorie littéraires contemporaines

Il peut donc paraître déplacé de s'attacher aujourd'hui à une réflexion sur les rapports entre littérature et éthique. Il ne s'agit pas de dire que l'examen de ces rapports ne présente aucun intérêt — loin de là. Il s'agit de souligner que les formalismes contemporains, le relativisme culturel, et la suspicion attachée à une assertion trop nette de valeurs par une œuvre littéraire ont largement réduit l'importance de cet examen. Enfin, l'hypothèse d'une fin de l'histoire — ce que l'on appelle la « post-histoire » et quelle que soit les critiques que l'on peut porter contre cette notion — traduit le constat de l'absence d'orientations de valeurs nettes et éventuellement une difficulté à discriminer parmi ces orientations. Il peut encore paraître déplacé de s'attacher à une telle réflexion parce que le primat reconnu à l'autre, aussi bien dans les études culturelles que dans les études qui ont partie liée à la psychanalyse, a contribué à transformer l'impératif kantien dans une sorte d'évidence culturelle ou psychique, dans une sorte de détermination des conduites de l'individu et, en conséquence, de l'œuvre littéraire. S'il y a un tel déterminisme, il y a moins à considérer les questions éthiques qu'à décrire comment les

œuvres portent et exposent ce déterminisme et les marques de l'autre. On serait alors dans une sorte de paradoxe : la certitude psychique et culturelle de l'autre, qui devrait traduire un maximum de souci éthique, conduit à l'affaiblissement de l'examen du rapport entre littérature et éthique, et, de la part des écrivains et des œuvres, à un éventuel aveu de l'absence d'intérêt pour cet examen. On sait encore que, sous l'influence de divers philosophes post-structuralistes et particulièrement français, s'est imposée, en critique littéraire, la notion de contre-discours. Par contre-discours, il faut comprendre que la littérature et ses œuvres se trouvent dans une opposition aux divers discours sociaux, culturels, que l'on peut dire dominants même s'ils ne le sont pas dans les faits. Par cette opposition, la littérature et ses œuvres deviennent en elles-mêmes des lieux de valeurs, sans que ces valeurs soient caractérisables autrement que par ce jeu d'opposition. Toutes ces remarques peuvent se résumer de manière simple : qu'il s'agisse de la « post-histoire », de l'autre, ou du contre-discours, la littérature et les œuvres deviennent en elles-mêmes l'espace de la valeur, sans qu'il y ait à considérer, de manière plus précise, une caractérisation de la valeur. Ces types de thèses sont, de fait, congruents avec toutes les définitions de l'autonomie de la littérature — ces définitions font de la littérature en elle-même l'expression de la valeur et, en conséquence, de l'éthique. Ce n'est pas un des moindres paradoxes de la critique et de la théorie littéraires depuis une cinquantaine d'années, en Occident, que d'avoir finalement suggéré cette confusion éthique de la littérature pour la littérature et du souci d'autrui ou de l'attitude oppositionnelle. Il faudrait ajouter à ces commentaires le constat manifeste que la pratique de la philosophie morale, dont la réflexion est centrale pour la question qui nous occupe, est très inégalement répartie en Occident : très faible dans les pays latins, mieux représentée en Grande-Bretagne, et passablement développée aux Etats-Unis. Il faut enfin encore noter que la laïcisation croissante des littératures contemporaines a aussi contribué à amoindrir l'étude du rapport entre littérature et éthique apparentée à l'interrogation religieuse. De cette rupture, on retiendra pour exemple paradoxal le livre de Charles Taylor, *Source of the Self: The Making of the Modern Identity* (1989). Ce livre qui identifie la naissance de la conscience de soi et, en conséquence, d'une conscience morale, spécifique, avec l'apparition du christianisme, livre ultimement une manière d'histoire laïque ou désécularisée de cette conscience.

Mouvement réflexif et interrogation éthique

Cette moindre présence d'une réflexion sur les rapports entre éthique et littérature peut être cependant corrigée, en termes contemporains, selon deux perspectives, elles-mêmes légitimées par une tradition plus longue. Cette tradition est souvent elle-même d'un ordre proprement littéraire.

La première perspective est illustrée par la philosophie morale, telle qu'elle se pratique aux Etats-Unis et en Grande Bretagne. Sans qu'on s'attache ici aux détails de cette perspective, on souligne qu'elle rappelle qu'il y a une tradition éthique qui caractérise la littérature et qui s'est explicitement exprimée d'Aristote à Henry James. Cette tradition est moins celle d'une assertion directe des valeurs que celle de la caractérisation de l'agent humain suivant ce qui est précisément la question éthique : comment devons-nous vivre ? Il est tout à fait exact que la plupart des œuvres littéraires portent cette question. Il est encore tout à fait exact, faut-il ajouter, que cette question est un moyen direct pour susciter une réaction du lecteur et ses propres interrogations éthiques. On doit dire que cette perspective définit ce qui peut être tenu pour la manifestation la plus directe du jeu réflexif que porte et qu'engage l'œuvre.

Une seconde perspective est impliquée par la plus grande part de la théorie et de la critique littéraires contemporaines, mais n'est pas ouvertement formulée. La question éthique, que porte une œuvre littéraire, renvoie alors à la rationalité éthique, telle qu'elle peut être lue dans l'œuvre, d'une part, et, d'autre part, à la reconnaissance des choix éthiques spécifiques, que l'œuvre autorise. Dans la théorie et la critique contemporaines, la rationalité éthique se définit, pour l'essentiel, à partir des thèses de Habermas sur la rationalité et l'éthique de la communication. La reconnaissance de choix éthiques spécifiques est illustrée par Charles Taylor qui affirme que le vrai universalisme éthique devrait s'accorder avec la reconnaissance des différences, autrement dit, avec un certain relativisme. Ces deux positions, que l'on vient de définir, permettent, de fait, de préciser le jeu réflexif de l'œuvre au regard de la question éthique. Le lecteur est ici engagé à tenir une double attitude : d'une part, identifier l'œuvre à un jeu de langage universel, qui, en tant que tel, porte sa propre rationalité et sa propre éthique ; d'autre part, reconnaître que l'œuvre porte ses propres implications, qu'il faut donc dire spécifiques, à propos des conditions de l'action, à propos du genre (*gender*), à propos de la sexualité, à propos des classes sociales, etc. On comprend que cette double caractérisation de la seconde perspective est plus englobante, au regard du jeu réflexif, que les constats qu'appelle la question : comment devons-nous vivre?, telle qu'elle est lisible dans l'œuvre. Cette question n'est, en réalité, qu'une manière d'introduction à la double position qui vient d'être caractérisée.

Ces remarques doivent être complétées par une remarque qui est elle-même évidente. Le lecteur, qui entre dans le jeu réflexif dont les conditions viennent d'être définies, doit être lui-même conscient de sa propre situation et de ses propres engagements. Autrement dit, l'attitude du lecteur est inévitablement une attitude méta-éthique. Cette attitude permet au lecteur de reconnaître, dans l'œuvre, la double perspective qui vient d'être dite, et de relativiser ses propres choix éthiques. Cette reconnaissance et cette relativisation définissent le mouvement proprement réflexif face aux questions éthiques. Ce mouvement proprement réflexif n'est pas, le plus souvent, explicitement désigné par les critiques qui s'attachent aux questions éthiques dans les œuvres littéraires. Cette remarque vaut pour les critiques les plus connus et les plus établis. On ne se tiendra qu'à deux exemples, ceux de Martha Nussbaum et de Jacques Bouveresse. Ainsi, Martha Nussbaum (*op. cit.*) s'attache-t-elle à montrer que, chez Henry James, la notion d'agent est centrale et indissociable de la question que l'on a déjà mise en évidence : comment devons-nous vivre ? Ainsi, à propos de Musil, Jacques Bouveresse souligne-t-il que l'interrogation éthique que l'on mène à propos d'une œuvre littéraire se confond avec la recherche d'une rationalité éthique dans cette œuvre – cette rationalité éthique est distincte et complémentaire de la rationalité cognitive. Il n'y a là jamais, faut-il répéter, d'indication du mouvement réflexif, qu'il s'agisse de celui de l'œuvre ou de celui du lecteur. Ce mouvement réflexif est cependant impliqué. Il conviendrait de corriger les thèses de Martha Nussbaum et de Jacques Bouveresse de la manière suivante. *A propos de Martha Nussbaum* : reconnaître dans l'œuvre le problème des choix éthiques de l'agent, c'est certainement reconnaître que l'œuvre est délibérative et réflexive au regard des choix éthiques, d'une part ; et, d'autre part, souligner l'importance de la représentation du sujet comme agent revient à affirmer que c'est comme agent possible que le lecteur doit lire ces œuvres et qu'il se trouve, en conséquence, engagé dans un jeu réflexif qui le concerne comme agent. *A propos de Jacques Bouveresse* : distinguer le discours littéraire des discours du savoir et des discours scientifiques suppose, au-delà du fait que cette distinction est banale, une comparaison implicite de ces discours durant la lecture même de l'œuvre. Cela fait explicitement le mouvement réflexif, qui se confond alors avec la reconnaissance de la question éthique. (Bouveresse, *La connaissance*, 2008).

Ce mouvement réflexif, faut-il répéter, n'est pas évitable même s'il n'est pas toujours reconnu. Il a trois conséquences. Il impose, au lecteur, une vue relative de ses propres valeurs. Il exclut tout jugement morale binaire (bien/mal). Et de manière essentielle, il impose une différence au sein de la pensée morale du lecteur, parce qu'il montre et impose cette perspective relativiste ou relativisante. Ou, pour reprendre une expression du philoso-

phe américain, Thomas Nagel (1986), il n'y a pas, dans le domaine moral, un point de vue moral absolu ; un point de vue qui ne serait d'aucun lieu, un point de vue qui serait extérieur à l'objet et aux conditions, circonstances et actions, qui sont évaluées. Autrement dit, le mouvement réflexif exclut toute position de jugement. Ces remarques peuvent se reformuler dans les termes suivants. Le mouvement réflexif fait de la lecture du lecteur, de la lectrice, une sorte d'énonciation éthique, qui est accordée à la diversité des questions et des positions éthiques, représentées dans l'œuvre. Il faudrait relire Bakhtine dans cette perspective. Il faudrait souligner que les constructions morales contradictoires, que présentent les œuvres littéraires – répétons ici les exemples de Sophocle et de Henry James – sont les moyens qui imposent ce jeu de l'énonciation éthique.

Par cette position réflexive, qui est inévitablement celle du lecteur, les implications éthiques de l'œuvre excluent toute position kantienne, toute attitude qui soit celle du jugement. Ces mêmes implications commandent donc cette attitude méta-éthique, dont on a déjà parlé, et qui peut se définir de la manière suivante : cette attitude méta-éthique n'est pas cependant une sorte d'abstraction ; elle ne peut être identifiée à un point de vue de nulle part ; elle suppose la situation et les attitudes concrètes du lecteur, ainsi que ses choix moraux usuels. La méta-éthique n'est pas dissociable, dans le mouvement réflexif, d'une situation existentielle. C'est pourquoi les œuvres sont moralement pertinentes, quelles que soient leurs thèses, leur époque, leur culture. Ces pourquoi les œuvres ne cessent de jouer avec des contradictions, des incohérences morales, avec la difficulté que l'on a à s'identifier avec les agents de l'œuvre. C'est pourquoi prévaut finalement le conflit moral, qu'il n'est pas nécessaire d'exposer comme tel, mais qui peut, par exemple, comme l'expose la poésie de John Ashbery, être suggéré par la difficulté qu'il y a à dire, de manière pertinente, le monde.² C'est ici à travers la difficulté qu'il y a à réaliser la rationalité de la communication que le conflit moral est indiqué.

Négations du mouvement réflexif, pragmatique de l'altérité

Si l'on se tient à la situation contemporaine, ce mouvement réflexif peut être lui-même soumis à deux types de négation – celle de l'œuvre engagée, celle qu'illustre la déconstruction. Il est remarquable qu'il s'agisse là d'exemples extrêmes et opposés, qui cependant illustrent un même refus du moment de la réflexivité, un même refus de la pragmatique de l'altérité – cette pragmatique qui est l'achèvement, la conclusion du mouvement réflexif que l'on a caractérisé.

Cela se dit simplement à propos de l'œuvre de la littérature engagée : celle-ci fixe une fois pour toutes son orientation éthique ; elle est donc radicalement exclusive d'un moment réflexif, tel que nous l'avons défini, même si elle peut présenter, dans son argument même, l'évocation d'un moment réflexif. Reste cependant ici la question de la présentation même d'un tel engagement moral : en effet, toute œuvre littéraire, quels que soient les codes et les conventions qu'elle reprend, quelles que soient les orientations éthiques qu'elle reprend, est toujours une singularisation des ces codes, de ces conventions, de ces orientations. On retrouve la question du style que nous avons signalée plus haut, et qui ici doit être vue comme la question de la relativisation, inévitable dans l'œuvre littéraire, de ses propres engagements éthiques.

Cela se formule aussi très aisément à propos de la déconstruction, en une référence à ce que Jacques Derrida (2006) dit sur le pardon. Jacques Derrida note qu'il n'y a pas de droit du pardon, qu'on ne peut se prononcer sur le pardon — qui est un geste fondamentalement éthique, en ce qu'il inclut le contraire de la position morale de celui qui pardonne dans cette position. Ce qui est ici refusé, c'est le jeu réflexif du plus haut moment éthique. Ce refus est motivé par Jacques Derrida au nom du respect de l'autre. Le point remarquable reste ici que ce respect ou cette reconnaissance de l'autre, qui doit être indissociable du moment réflexif de l'éthique, apparaît ultimement comme la négation de ce moment. Une des manières d'interpréter cette attitude de Jacques Derrida est la suivante : Jacques Derrida exclut toute imposition morale à autrui et, en conséquence, toute forme d'argumentation morale adressée à autrui. Cela suppose, en dernier ressort, que la reconnaissance de la valeur éthique s'impose, d'elle-même, à tous, hors de tout jeu de persuasion. On serait ici dans une situation exactement inverse de celle que nous venons de caractériser à propos de l'œuvre qui traduit un engagement moral : dans le premier cas, chez Derrida, un refus de la persuasion éthique; dans le second cas — l'œuvre de l'engagement moral —, une reconnaissance explicite de la pratique de la persuasion éthique.

On pourrait poursuivre avec ces exemples et examiner en quoi aucune de ces négations n'est tenable en elle-même et suppose un statut d'autorité à l'œuvre — que ce soit pour persuader ou pour refuser de persuader.

A ce point, il nous semble cependant plus intéressant de souligner que cette question de la persuasion permet d'éclairer un peu plus le moment réflexif éthique en littérature. Ainsi, à propos de l'œuvre moralement engagée, on peut dire que le fait de vouloir gagner autrui à des convictions morales, relève d'une pragmatique de l'altérité, mais d'une pragmatique de l'altérité qui est indissociable d'un exercice d'autorité de la part de l'œu-

vre. On peut dire, à propos de la question du pardon, telle que l'expose Jacques Derrida, en un constat inverse, qu'il y a là le refus de toute pragmatique de l'altérité — précisément au nom du respect de l'autre. Dans ces conditions, l'autre appar t comme quelqu'un qui ne doit pas être touché, comme quelqu'un qui ne peut être atteint en aucune manière. Il nous semble, au total, que ces deux types de thèse, opposés, font entendre la même chose, à travers ce qui est refusé : il ne peut y avoir de pragmatique de l'altérité — la pragmatique de l'altérité est le fondement de l'éthique — ne peut être conçue si on ne réussit pas à allier rationalité éthique et relativisme ou relativisation  thique. Il n'y a de pragmatique de l'altérité que selon une singularisation de l'affirmation éthique — cette singularisation désigne la place faite à l'autre. Cette singularisation est inévitable dans une œuvre littéraire, comme on vient de le souligner.

J'emprunte l'expression « pragmatique de l'altérité » à Michel Meyer (*Questionnement*, 2000), On retrouve cette exacte notion dans les *Cahiers pour une morale* de Jean-Paul Sartre (1983). Par pragmatique de l'altérité, il faut comprendre que toute question éthique est indissociable d'une reconnaissance spécifique d'autrui et que cette reconnaissance n'est pas elle-même dissociable d'un choix d'action. La spécificité de cette reconnaissance se dit : autrui reconnu comme identique à moi et comme diff rent de moi. En d'autres termes, dans la pragmatique de l'altérité, la prescription kantienne est accompagnée d'une prescription relativiste. Caractériser ainsi la pragmatique de l'altérité ne dit en rien ce que peuvent être des décisions éthiques concrètes. Cette caractérisation permet cependant de définir les cadres de tout débat  thique. Elle permet encore de préciser en quoi consiste exactement ce que nous avons appelé le moment réflexif de l' thique. La dualité que nous avons reconnue dans toute œuvre littéraire, qui ne s'engage pas dans un explicite jeu de persuasion morale, c'est-à-dire la dualité de la rationalité éthique et du relativisme éthique, permet à cette œuvre, dans le moment réflexif qu'elle figure et qu'elle suscite chez le lecteur, de faire appar tre explicitement les conditions d'une pragmatique de l'altérité.

On peut poursuivre un peu plus loin avec ces notations. La perspective éthique que portent les œuvres littéraires peut être ultimement définie comme une solution à la dichotomie de l'universel éthique et du relativisme  thique. Par solution, nous n'entendons pas dire que l'œuvre littéraire formule une solution qui permette une définition explicite d'une orientation  thique. Nous entendons plutôt souligner que l'œuvre est ce moment énonciatif (il faut revenir à ce que nous avons dit de Bakhtine, ici même) où universel et relativisme vont ensemble. La lecture est la reprise de ce moment énonciatif, par rapport auquel le lecteur peut ou doit se situer. On

comprend dès lors que la rationalité éthique est indissociable de ce moment énonciatif et que l'exposé explicite d'un relativisme éthique — celui dont se réclame le multiculturalisme — ne peut aller contre cette rationalité. On peut formuler les mêmes remarques autrement. L'œuvre littéraire, par sa figuration de la pragmatique de l'altérité, par le moment réflexif de l'éthique qu'elle expose, préserve un égal droit de cité à l'universel et au relatif en éthique. Par là même, elle fait explicitement de la question éthique une question existentielle. On revient ainsi aux perspectives offertes par Jean-Paul Sartre dans *Cahiers pour une morale* ; on revient également à la notation de l'importance de l'agent, que propose Martha Nussbaum.

Dans ces conditions, considérer la question éthique en littérature, dans le cadre de la Littérature comparée, doit sans doute commander des typologies — les diverses expressions de la question éthique suivant les cultures, les littératures, suivant les genres littéraires ; elle doit aussi prendre directement la question de l'universalisme et du relativisme, non pour trancher en faveur d'un des deux termes, mais pour examiner systématiquement comment les œuvres littéraires, suivant les cultures, disposent cette singularisation des perspectives éthiques, dont nous avons parlé, et comment ces mêmes œuvres figurent la pragmatique de l'altérité.

NOTES

¹ Nous renvoyons à notre propre article (Bessière, *Critique*).

² Sur John Ashbery, voir Charles Altieri, qui insiste sur le fait que, pour établir une perspective éthique, il y a nécessairement un jeu provisoire d'ironie et d'énonciation également provisoire des conditions d'un choix moral.

REFERENCES

- Altieri, Charles. "What Differences Can Contemporary Poetry Make in Our Moral Thinking?". *Renegotiating Ethics in Literature, Philosophy, and Theory*. Eds. Jane Adamson, Richard Freadman, and David Parker. Cambridge: Cambridge University Press, 1998. 113–133.
- Bessière, Jean. "Critique littéraire et philosophie morale. Pragmatique de l'altérité, statut de la littérature et typologie des approches philosophiques et morales de la littérature". *Savoirs et littérature. Literature, the Humanities and the Social sciences*. Etudes réunies par Jean Bessière. Université de la Sorbonne Nouvelle, Association internationale de Littérature comparée. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002. 215–232.
- Bouveresse, Jacques. *La connaissance de l'écrivain: Sur la littérature, la vérité et la vie*. Marseille: Agone, 2008.
- Derrida, Jacques. *Le Pardon*. Paris: Descartes et Cie, 2006.
- Meyer, Michel. *Questionnement et historicité*. Paris: Presses universitaires de France, 2000.
- Nagel, Thomas. *The View from nowhere*. Oxford: Oxford University Press, 1986.

Nussbaum, Martha. *Poetic: Literary Imagination and Public Life*. Boston: Beacon Press, 1995.

Sartre, Jean-Paul. *Cahiers pour une morale*. Paris: Gallimard, 1983.

Taylor, Charles. *Sources of the Self: The Making of the Modern Identity*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1989.

Literatura, etika in sodobna vprašanja literarne teorije

Ključne besede: literarna veda / primerjalna književnost / literatura in etika / multikulturalizem/ singularnost

Sodobna kritika, še posebno evropska, pogosto pušča vnemar razmišljanja o razmerju med literaturo in etiko. V kontekstu multikulturnega proučevanja literature pa lahko postanejo razmišljanja o tem pomembna: če si namreč vprašanje postavimo v tem kontekstu, se lahko izognemo popolnemu relativizmu in abstraktnemu univerzalizmu. Posebni pristop k vprašanju etike predpostavlja, da se ukvarjamo s tem, kako se to vprašanje kaže v različnih kulturah in literaturah, in da s singularizacijo in problematizacijo teh vprašanj ugotavljamo istovetnost literarnega dela – zato, da bi orisali tisto, čemur lahko rečemo pragmatika drugačnosti.

Marec 2008